

Bolloten Burnett *La Guerre d'Espagne Révolution et contre-révolution (1934-1939)*,
Marseille, Agone, 2014, 1.276 pages 45 euros



Ce livre dense, parfois touffu, ne suivant pas forcément la chronologie est indispensable pour comprendre l'essentiel de la guerre civile espagnole. L'objectif de l'auteur - disparu en 1987 - a été de nous fournir son travail de triage d'informations dignes de foi, non biaisées. Il a fouillé au milieu d'une pléthore de rumeurs revêtues de véracité, de dizaines d'années de mensonges inlassablement repris par la foi dans le socialisme réel et scientifique des militants forcenés, d'historiens aux galons factices, dont une des activités a été de couvrir d'immondices l'auteur de ce livre. Et c'est la dernière publication posthume de 1991 que nous transmettent sa famille, ses amis et l'équipe qui a travaillé dans et avec les éditions Agone.

Ce travail de décapage honnête, pour ne conserver que le « bon grain » n'épargne aucune des grandes figures de la République espagnoles avant et pendant la guerre civile, ni non plus aucune des tendances politiques.

Burnet Bolloten, en tant que journaliste, a consulté des combattants durant le conflit. Puis, comme historien par passion, puis par profession, a enquêté, questionné, interviewé, jaugé et croisé les témoignages, les affirmations, les détails. Il a entretenu une vaste correspondance des lustres durant, en castillan et en anglais.

Il a remercié toutes les dizaines de personnes contactées. J'en fais partie et je lui suis reconnaissant d'avoir toujours répondu à mes courriers, pas forcément laudatifs mais toujours respectueux¹.

Tout lecteur se rend compte de l'engagement de Burnett Bolloten, de sa force étayée par de multiples sources, de nombreuses réflexions.

Il est par conséquent, logique et inévitable, de réagir énergiquement sur quelques aspects. C'est ce que je vais faire uniquement à propos d'élément clé. Dans la plupart des cas, il s'agit pour moi de nuancer, en souhaitant enrichir la lecture, et en laissant de côté les jugements de Bolloten. Quand ils me semblent trop en contradiction avec les miens, dans certains cas, j'essaie de déterminer la logique sur laquelle s'appuie Bolloten.

- ;- ;- ;- ;- ;- ;- ;

Chaque édition du livre de Bolloten était un enrichissement d'information depuis la première en 1961, et une torture pour les éditeurs qui recevaient des rectifications et de nouvelles pages jusqu'aux derniers instants. Je ne crois pas que c'était des caprices littéraires sur le style. Bolloten était à l'affut de nouveaux documents, des éclairages permettant de nuancer des faits, comme sur Camillo Berneri, dans l'édition espagnole de 1980².

¹ L'index des noms est peu scrupuleux. Il exclut les personnes citées dans les 28 annexes, celles que Bolloten remercie et les auteurs cités dans la bibliographie. Il est parfois capricieux, comme pour trouver Pablo Ruiz, où la première mention d'Andrés Nin. Le pauvre Mariano Vázquez devient « Marià », ce qui est inquiétant. Mintz se trouve pp. 1010, 1013, 1189, 1248.

² Bolloten *La revolución española (Sus orígenes, la izquierda y la lucha por el poder durante la guerra civil)*, p. 595. « Note de l'auteur octobre 1979. À la suite d'une bévue [« descuido »] ce chapitre ne mentionnait pas l'assassinat (dans la nuit du 5 au 6 mai) de Camillo Berneri, anarchiste, intellectuel et militant [...] » Une excellente définition de compagnon, amputée dans l'annexe XXVII assez peu rigoureuse de George Esenwein.

À la différence des historiens qui se consacraient à la guerre civile, Bolloten évitait de donner des synthèses denses sur toute une époque ou des raccourcis comparatifs à la limite du raisonnable. Gerald Brenan³, et bien des historiens du XIX siècle, voire du XXI siècle, ont été férus de renvoyer les idées anarchistes au Moyen Âge ou à des lueurs de protestantisme avorté en Espagne. Avec Burnett Bolloten, non seulement on est placé face aux événements, mais de longues citations d'une partie des acteurs montrent la vitalité, le poids de telle ou telle compréhension des faits, pour prendre une décision, une application singulière de cette même décision.

Bolloten s'en expliquait dans l'édition mexicaine de 1962 : « *À cause de la nature hautement polémique du sujet traité, du fait que les souvenirs tendent vite à s'effacer, et qu'il existe une tendance marquée à falsifier et à altérer mêmes les données les plus élémentaires en rapport avec la guerre civile et la révolution espagnoles, j'ai été obligé de prouver presque tous les points importants de mon exposé.* » (page 12).

Simultanément Bolloten se consacrait à l'étude de la révolution libertaire sans la sous-estimer, sans l'occulter comme Hugh Thomas, Pierre Vilar. Noam Chomsky s'appuie à plusieurs reprises sur le livre de Bolloten dans son fameux chapitre « Objectivité et culture libérale » dans « *L'Amérique et ses nouveaux mandarins* », rédigé en 1968.

C'est pour cette raison que, comme dans la première version du livre de 1961, la lecture commence, presque aussitôt par :

« *Bien que le déclanchement de la guerre civile espagnoles en juillet 1936 ait été suivie d'une vaste révolution dans le camp antifranquiste - plus profonde, à certaines égards, que la révolution bolchévique dans ses premiers temps-, des millions de personnes lucides furent tenus dans l'ignorance, non seulement de sa vigueur et de son ampleur, mais de son existence même, en vertu d'une politique de duplicité et de dissimulation sans précédent.* (p. 30).

Cette prise en main de leurs outils de travail par une très grande partie des salariés des villes et des campagnes, collectivisation (terme de l'époque), autogestion (terme que j'ai adopté à partir de 1969), Burnett Bolloten la restreint à l'agriculture des villages et des régions. La réalité, les témoignages des auteurs cités par lui (avec ou sans étiquette libertaire) ne se bornent absolument pas à l'échelle qu'impose Bolloten.

L'exportation des agrumes a été organisée par les deux confédérations syndicales de luttes de classe du pays : l'anarchosyndicaliste, Confédération nationale du travail - CNT- et la socialiste, Union générale des travailleurs. Cette improvisation à la base a été mise en œuvre dès septembre 1936 dans un espace européen bousculé par les contrecoups de la guerre civile espagnole. En effet, le marché allemand, grand importateur d'agrumes espagnols, avait évidemment disparu et il fallait trouver d'autres débouchés. Les devises provenant de ces exportations étaient vitales pour renforcer les capacités financières pour acheter du matériel militaire ou servant à l'industrie militaire. La campagne d'exportation 1936-1937 fut positive.

Quelques mois auparavant, l'UGT et la CNT feignaient obstinément de s'ignorer l'une l'autre et le faisaient à chacun de leur congrès. Pire, à Madrid en juillet 1936, lors de la grève dans le Bâtiment, elles ne s'injuriaient plus, elles n'échangeaient plus des coups de poings, elles étaient armées l'une contre l'autre.

La réaction des militants syndicaux et politiques révolutionnaires du 19 juillet 1936 contre le putsch fasciste catholique a été un renversement des attitudes au sein du prolétariat. Un sentiment qu'a bien exprimé à posteriori un cadre léniniste espagnol, certainement en complète contradiction avec les analyses qu'il partageait en 1936-1939 : « *soudainement, vous*

³ Un exemple d'envolée lyrique, et même poétique, à la page 194.

sentez leur pouvoir créateur [celui de la classe ouvrière et des masses] ; vous pouvez imaginer avec quelle forces les masses sont capables de s'organiser elles-mêmes.⁴ »

Curieusement, du point de vue d'un historien, ce revirement instinctif d'un léniniste qui conserve ses autres vues politiques de l'époque ne m'avait pas frappé. Visiblement Fraser et Bolloten ne l'ont pas remarqué non plus. Comme quoi, le coup d'œil, revoir les événements, est capital.

Si Bolloten a à peine entrevu cette créativité à la base, majoritairement chez des cénétistes, dans le surgissement de l'industrie de guerre en Catalogne, en Castille, à Alcoy, la réorganisation de l'industrie textile, alimentaires, des transports, etc., c'est que dans sa vision du monde les idées libertaires sont recroquevillées dans un vague regroupement à petite échelle (des quartiers, des villages).

On comprend alors des tirades sur l'incapacité de la conception anarchiste de diriger une nation. À la décharge de Bolloten, bien des cadres dirigeants anarchosindicalistes partageaient, appliquaient cette vision pour être plus efficace (p. 535). La conséquence logique était de s'accrocher à la tendance la plus forte, celle de l'URSS et de son parti communiste espagnol presque esclave (tous les témoignages de Palmiro Togliatti - alors citoyen soviétique - et tout le livre de Bolloten le prouvent), voir les pages 754-756, 837-838. Ce faisant, la direction de la CNT abandonnait la majorité de sa base et on « éjectait » ceux qui émettaient des critiques, comme Jacinto Toryho, directeur du quotidien « Solidaridad Obrera » (pp. 821-822). Et la CNT accrochait un ministre inopérant - Segundo Blanco -, simple valet répétant la justesse de la politique de Juan Negrín, qui a autant servi l'URSS que Franco, mais plus encore ses propres finances personnelles. Il suffit de lire Bolloten, sans préjugés, pour s'en rendre compte.

Bolloten, naturellement, de même que les partisans de la gestion de l'État sans contrôle de la base, avec des dirigeants prolétariens honnêtes, ne commentent pas du tout ce qui suit. L'entrée des ministres de la CNT dans le gouvernement républicain espagnol le 4 novembre 1936, fut suivi de leur fuite de Madrid en danger, avec tout le gouvernement (et les 2 ministres communistes) le 6 novembre. Un départ bien organisé !, en laissant les lampes allumées dans l'état-major vide !, selon le témoignage certainement exact du journaliste (et informateur politique) Mikhaïl Koltsov (page 396).

Cette « efficacité » gouvernementale de la République espagnole a été renforcée par l'envoi de la quasi totalité de l'or de la Banque d'Espagne en URSS. Cette opération commerciale « hautement rationnelle » (comment payer une automobile à un presque inconnu avant d'en voir la couleur) a été réalisée par tous les ministres : centre gauche (et franc-maçonnerie, socialistes de droite et de gauche, autonomistes (basque et catalan). Le livre fourmille d'autres exploits (tout rapport avec des États en 2015 est possible). Il est vrai que le travail des ministres anarchosindicalistes a été entravé, saboté soit par Negrín (alors ministre des Finances) soit par le PC-URSS. C'était prévisible, l'avoir tenté dans ces conditions est risible.

Que la discipline militaire, la planification, etc., aient manqué au départ aux anarchosindicalistes, c'est certain : la République et son administration avait disparu entre les 17 et 18 juillet (le temps du putsch) et fin août. Toutes les tendances politiques de la gauche étaient sur le même plan. La remise en marche de l'État a été aussi chaotique que son existence depuis le 14 avril 1936. Ce qui a fonctionné durant la guerre civile s'est fait en

⁴ Narciso Julián dans le beau livre de Ronald Fraser « *Blood of Spain (The Experience of Civil War 1936-1939)* », Allen lane, 1979, p. 137.

liaison soit avec les salariés, soit un temps sur le front avec l'URSS et dès décembre 1936, dans les faits l'URSS dirigeait l'armée selon ses visées internationales

Un bel exemple de myopie par rapport à la logique libertaire est une citation de Ronald Fraser que Bolloten reprend : « *Les dimensions utopistes de l'expérience, l'abolition de l'argent notamment, compliquaient les choses. L'arbitraire de certains comités montrait les limites de la démocratie libertaire, auxquelles on ne pouvait remédier que par le principe de délégués élus, révocables et responsables devant l'assemblée. Étant en communisme de guerre, la collectivisation avait de sérieux défauts.*⁵ (p. 119) »

Ni Ronald Fraser ni Bolloten ne semblent capables de comparer leur vision démocratique avec celle évoquée ici. D'abord, elle est directement issue de la Commune de Paris de 1871, ce que ces deux historiens oublient, apparemment. Ensuite, la difficulté pointée ici est la même que dans toute démocratie : des représentants (appelés soit députés, soit délégués, préfets, etc.) d'un collectif relayent des demandes de leurs mandants, pour qu'ils soient entendus.

Cela n'est nullement nouveau et n'a aucun rapport avec une situation militaire. Donc, l'argument est creux ou bien il sous-entend qu'une couche sociale doit être au-dessus des critiques et elle dirige en solitaire. C'est le système de la démocratie parlementaire que ces auteurs critiquent, sans s'en rendre compte !

Un aspect superfétatoire est mis soigneusement en exergue. Les collectivistes refusaient l'alcool (pp. 116-117), tout en prenant des initiatives lumineuses : suppression de locaux d'entreprises insalubres, meilleure organisation du travail, mesures sanitaires et culturelles, etc. Ce puritanisme prolétarien espagnol est présenté comme incongru, excentrique. Il est évident que pour des millions de travailleurs souffrant ou ayant souffert du manque de nourriture et de la cherté des denrées alimentaires : acheter et consommer des boissons étaient considérés comme un luxe dispendieux, inutile. Une attitude logique.

Plus sérieusement, Bolloten pointe la différence de salaire entre les femmes et les hommes (page 121) en se fondant sur la « compétence » de l'historien George Esenwein. Les anarchosyndicalistes ne sont pas « à la hauteur des principes libertaires ». Tout est exact, quand on oublie (ou on occulte) le contexte : c'était la même chose pour les communistes et les socialistes⁶ !

Un livre à lire et à méditer.

Frank, 28.08.15.

⁵ Ronald Fraser *Blood of Spain* o. c., p. 371. Fraser oublie ce qu'il a écrit à propos des comités des collectivités et de leurs autorisations ou pas de concéder de l'argent pour des voyages individuels, en note à la page 368 (pas tellement loin) : « *Les conditions variaient, évidemment, d'une collectivité à une autre et, pour bien d'autres aspects, la généralisation est impossible* ».

⁶ Voir Mintz *L'Autogestion dans l'Espagne révolutionnaire*, Paris, Maspero, 1976, page 193 ; *Autogestión y anarcosindicalismo en la España revolucionaria*, Buenos Aires, Utopía libertaria, 2009, page 79-80